

ESSAI

Les Hommes d'Hitler

Jean-Paul Bled

Perrin | 480 p. | 24,90 €

Quel « homme d'Hitler » auriez-vous été ? Jean-Paul Bled propose plusieurs profils : les idiots utiles, le premier cercle, les civils, les militaires, les artistes, les éliminés. Entre les lignes apparaissent des typologies subreptices : fauves et criminels, opportunistes, naïfs ; membres de la petite bourgeoisie, de la noblesse prussienne ou de l'aristocratie catholique, de la grande industrie, militaires en proie au doute... Cela fait du monde. Tous avaient en commun le refus de la défaite allemande et le désir de revanche. C'est pourquoi ils s'associèrent au « totalitarisme anarchique » mis en place par Hitler. Des hommes d'action, parfois même de culture, tombèrent sous le charme d'un aventurier qui se levait « à l'heure du déjeuner » et souffrait d'une « vraie phobie de l'administration ». Le domaine du Führer était l'intime, il fut témoin de leur mariage, l'arbitre de leur divorce et d'une manière générale de leur vie sentimentale compliquée ; il hantait leurs dîners, au cours desquels il monopolisait la parole (à chaque fois « durant deux heures »). La méthode de Hitler, c'était le jeu des uns contre les autres. À ce propos, l'auteur évoque à trois reprises le jugement de Salomon, « ne laissant ni vaincu ni vrai vainqueur, une manière de rappeler à chacun qu'il le tient dans son pouvoir ». Est-ce vraiment là l'esprit du jugement de Salomon ? Abusant par ailleurs de formules figées, Jean-Paul

Bled risque de donner à sa pensée une tournure automatique. On associera peut-être à ce penchant son refus (fréquent parmi les historiens) d'écrire au passé et même d'appliquer les règles de la concordance des temps. Peut-on vraiment se passer des nuances de la langue française lorsqu'il s'agit – particulièrement sur un tel sujet – de distinguer clairement ce qui, dans l'histoire, appartient au passé, au présent (et à l'avenir) ?

» Henri de Montety

ESSAI

L'Or du temps

Michel Bounan

Allia | 64 p. | 6,20 €

« Ce n'est pas sans réticence que je livre cet ouvrage à la publication. Les mains dans lesquelles il va tomber ne sont pas, pour la plupart, celles dans lesquelles j'aimerais les voir. Puisse-t-il – c'est le souhait que je forme pour lui – être bientôt oublié des journalistes-philosophes, cela lui vaudra peut-être d'être réservé à une meilleure race de lecteur. » Ceux qui liront cette citation de Wittgenstein comprendront qu'on ne s'approche pas sans trembler de ce livre pour en faire la critique. Autre raison de trembler : ce qu'il s'y noue et dénoue de vérités et de lumières obscures ou fictives.

Michel Bounan raconte l'histoire humaine, c'est-à-dire la décadence du « sujet de l'Être » intemporel et universel, que l'individuation a libéré des instincts prédateurs animaux que seules furent en mesure de freiner des religions dont l'appareil moral était artificielle-

ment imposé par la menace du bâton et de l'enfer. Inutile de signaler que la part autoritaire des religions a survécu dans le monde moderne, qui continue à dissocier la morale de sa vraie source, à savoir l'universalité authentique du « je ». Seule cette prise de conscience permettra à l'homme de reconstruire une civilisation. On aimerait, selon son humeur, prendre la défense des hommes ou des animaux, des religions, de l'Occident, de l'Orient. Du reste, si l'exposé emprunte aux sagesses orientales en affirmant que le « je » n'a pas de structure, qu'il est une énergie d'origine solaire, il s'en distingue par son anthropocentrisme cartésien. L'auteur est aussi habile à dénigrer les idéologies de libération (du prolétariat, des femmes et des enfants) qu'à dénoncer l'illusion démocratique, et toute forme de domination par les « superprédateurs », sans oublier un passage sur la destruction de l'écosystème. On ne sait plus où on en est. Si ce n'est que dans le monde rêvé, il n'y aura « ni adversaire extérieur à soumettre ni ennemi intérieur à annihiler ». Le paradis sur terre, en quelque sorte. Et le mal ? Pensons à la ruse du diable qui consiste à faire croire qu'il n'existe pas. Justement, une page plus loin, on lit une allusion unique et discrète au « prince de ce monde » (mais comme une simple déformation du « je » en soi sublime, que l'on idolâtre). Bounan cite saint Jean, mais comme une pièce à charge contre l'Église. Avec les deux sources de la morale et de la religion, Bergson rendait plus volontiers compte de l'ambivalence du christianisme. En l'absence d'ambivalence, il

faut fixer des limites. Celles de l'humain, par exemple ? La réponse de l'auteur est peut-être là : « En vérité, seul a le droit de parler [...] celui qui se connaît d'abord comme pur sujet. » Et les autres ? » Henri de Montety

RÉCIT

Sable mouvant. Fragments de ma vie

Henning Mankell

Seuil | 368 p. | 21,50 €

Le constat est implacable : il est âgé de 66 ans et il a un cancer du poumon avec métastases. Nous sommes en janvier 2014 et Henning Mankell commence un journal de bord. Il va écrire durant les cinq mois de traitement, jusqu'à l'annonce d'une courte rémission, un texte constitué de soixante-sept fragments. Il parle de lui ; il parle des autres. Le créateur de la série des enquêtes de Kurt Wallander est un homme engagé à gauche. L'avenir de l'humanité l'a toujours concerné. Il est un opposant à l'énergie nucléaire. L'image de la grotte est omniprésente dans *Sable mouvant*. Ce qu'on nous a légué : la beauté des peintures rupestres et la force des premiers artistes de l'humanité. Ce que nous léguons : le stockage souterrain des déchets nucléaires qui constitue une menace mortelle pour les générations futures. « Notre dernière trace, nous l'enfouissons afin que personne ne la trouve. Jamais. » La maladie le ramène à l'enfance. Sa vie est hantée par l'abandon de la mère. Elle a quitté le foyer, en Suède, dans les années cinquante. Il la rencontre pour